

PROLOGUE

Elmsleigh, Kent

Août 1939

L'été s'était avéré inhabituellement chaud. Assis dans la véranda du club-house, Ben Cresswell pouvait sentir le soleil lui brûler les cuisses à travers sa tenue de cricket blanche tandis qu'il attendait qu'on l'appelle à la batte. Le colonel Huntley, assis à côté de lui, tamponnait son visage rouge luisant de sueur. Il portait des jambières, étant le prochain à manier la batte. Il n'était pas aussi bon batteur que Ben, mais c'était lui le capitaine de l'équipe, et dans le cricket de village, l'ancienneté avait souvent la préséance sur le talent.

Plus que deux séries avant le thé. Ben espérait que le jeune Symmes ne tenterait pas une de ses frappes hasardeuses susceptibles de le faire éliminer avant la pause. La chaleur était telle qu'un tintement résonnait sous son crâne. Il avait la bouche sèche. Il ferma les yeux et écouta le choc sourd et satisfaisant de la balle contre la batte, le bourdonnement des abeilles dans le chèvrefeuille derrière le club-house, le cliquètement rythmique d'une tondeuse à gazon dans un jardin des cottages. La brise chaude charriait une odeur d'herbe fraîchement coupée, mêlée à la fumée d'un feu de feuilles éloigné. *Les parfums et les sons d'un dimanche d'été anglais, inchangés depuis des siècles*, songea Ben.

Des applaudissements polis ramenèrent son attention vers le terrain de jeu, où deux silhouettes vêtues de blanc couraient

entre les guichets pendant qu'un chasseur se précipitait pour récupérer la balle, la relançant trop tard. Un autre point. *Bien joué*, pensa Ben. Ils parviendraient peut-être même à gagner, pour une fois. Au-delà de la zone de tir tondue à la perfection, le clocher de l'église All Saints, où son père était pasteur, projetait son ombre sur la place du village. À l'opposé, un vieux chêne étendait une ombre similaire sur le mémorial érigé en l'honneur des hommes du village qui étaient morts au cours de la Grande Guerre. Seize noms y figuraient. Ben les avait comptés. Seize hommes et jeunes garçons, pour un village de deux cents âmes. *Insensé*, marmonna Ben pour lui-même.

— Où est donc le jeune Prescott ? demanda le colonel Huntley, interrompant ses rêveries. Il nous aurait été bien utile aujourd'hui. Il n'a pas son pareil pour tenir tête à un lanceur rapide.

Ben se détourna du terrain de cricket pour regarder le colonel. C'était un homme épais et rougeaud, au visage constamment affligé d'une couleur betterave due à un long séjour en Inde et à un abus de scotch.

— Il passe son examen en vol, monsieur.

— Son examen en vol ? C'est à ça que s'occupe ce jeune écervelé, ces temps-ci ?

— Oui, monsieur. Il a suivi des cours de pilotage. Il veut être prêt, voyez-vous. Quand la guerre sera déclarée, il entrera directement dans la RAF en tant que pilote. Il ne veut pas se retrouver coincé dans les tranchées avec de la boue jusqu'au cou comme tous ces pauvres bougres de la dernière guerre.

Le colonel hocha la tête.

— Sale affaire. Par chance pour moi, j'étais sur la frontière nord-ouest. Espérons qu'ils ne commettent pas les mêmes bourdes cette fois-ci.

— J'imagine que la guerre est inévitable ? demanda Ben.

— Oh, oui. Absolument. Aucun doute là-dessus. Cette canaille d'Hitler va envahir la Pologne, et nous sommes tenus par l'honneur de lui déclarer la guerre. Dans les deux semaines

qui viennent, m'est avis. (Il s'exprimait avec l'entrain d'un homme qui se sait trop vieux pour être appelé.) Un de ces types de la Défense passive est passé nous voir, la semaine dernière. Il voulait que je creuse un abri anti-aérien au beau milieu de la pelouse de derrière. Je lui ai dit que c'était tout à fait hors de question. Cette pelouse, c'est celle où la *memsahib* joue à son croquet. Nous allons être rationnés sur tout le reste. On ne peut pas lui demander en plus de renoncer à son croquet !

Ben sourit poliment.

— Oui, nous avons reçu la même visite. Ils nous ont livré une pile de tôle ondulée, accompagnée d'un plan. Comme si mon père avait jamais construit quoi que ce soit de sa vie. Il vient tout juste d'apprendre à allumer la radio !

Le colonel lorgna Ben d'un œil critique.

— Qu'en est-il de toi, jeune homme ? As-tu également l'intention de devenir pilote ?

Ben lui adressa un sourire d'excuse.

— J'aimerais bien, monsieur, mais je n'ai pas les moyens de me payer des leçons de vol. Je vais devoir attendre de voir si la RAF veut bien de moi.

Le colonel toussa, comme s'il venait seulement de prendre conscience qu'un fils de pasteur fraîchement diplômé d'Oxford et désormais enseignant dans une école primaire n'avait sans doute pas beaucoup d'argent de côté. Il regarda autour de lui, visiblement en quête d'un changement de sujet, et poussa soudain une exclamation étonnée :

— Tiens donc, en voilà une sacrée surprise. C'est Lady Pamela. Je ne savais pas qu'elle s'intéressait au cricket.

Ben sentit ses joues s'empourprer, et s'en fustigea intérieurement. Pamela marchait vers lui avec sa grâce habituelle, décontractée et élégante dans sa tenue de soie couleur pêche. Une mèche de cheveux blond cendré lui barra le visage, et elle la repoussa d'une main en repérant Ben. Les deux hommes se levèrent en toute hâte.

— C'est bien aimable à vous de venir nous encourager, mademoiselle, dit le colonel en lui offrant sa place sur le banc.

Asseyez-vous donc ici à côté du jeune Cresswell. Je suis le prochain à jouer, et il est temps pour moi de réactiver le sang dans mes vieilles jambes.

Pamela lui décocha un sourire éblouissant, et se glissa sur le banc que le colonel venait de libérer.

— Bonjour, Pamela, dit Ben. Je ne m'attendais pas à te voir ici. Je te croyais à Paris avec ta sœur.

— J'y étais. Papa m'a ordonné de rentrer à la maison. Pour tout dire, il m'a ordonné de ramener Margot avec moi. Il est persuadé que la guerre va éclater d'une seconde à l'autre, et il craint qu'elle ne reste coincée sur le continent. Mais elle refuse de céder.

— Elle est si décidée à devenir créatrice de mode que même la menace d'une guerre ne la fera pas partir ?

Pamela soutint son regard, un sourire amusé sur les lèvres.

— Je pense plutôt qu'un certain comte français est la raison de son refus.

— Sapristi, dit Ben, en se maudissant de s'exprimer comme un écolier. Ta sœur est tombée amoureuse d'un Français ?

— Ils sont plutôt séduisants, tu sais, répondit Pamela sans le quitter des yeux. Si attentionnés. Et ils pratiquent certaines choses agréables comme le baisemain. Qui pourrait y résister ?

— Toi, j'espère.

Cette réponse lui avait échappé avant qu'il puisse se retenir.

— Je n'ai pour ma part aucun penchant pour le type gaulois, déclara Pamela avant de regarder autour d'elle. Jeremy ne joue pas, aujourd'hui ?

C'est alors que Ben comprit avec un coup à l'estomac que ce n'était pas lui qu'elle était venue voir. C'était Jeremy. Bien sûr que c'était ce fichu Jeremy. Sans qu'il l'ait voulu, une scène lui revint brusquement à l'esprit. Pamela, Jeremy et lui, lors d'un après-midi d'été semblable à celui-ci, escaladaient le grand chêne de Farleigh Place, domaine du père de Pamela, le comte de Westerham. Jeremy était en tête, comme d'habitude, et Pamela le suivait de près, montant encore et encore jusqu'à ce que la branche sur laquelle elle était perchée se mette à osciller violemment.

— Ne va pas plus haut, avait lancé Ben.

Elle lui avait décoché un sourire de défi. Puis il y avait eu un horrible craquement. Le visage surpris de Pamela était passé sous ses yeux, comme au ralenti, puis un choc sourd lui était parvenu quand elle avait heurté le sol. Il leur avait fallu une éternité, semblait-il, pour descendre la rejoindre. Jeremy avait atteint le pied de l'arbre en premier, sautant à ses côtés. Ben était arrivé en dernier, comme d'habitude. Elle gisait là, immobile. Brusquement, elle avait ouvert les yeux, les tournant d'abord vers le visage inquiet de Ben avant de se concentrer sur Jeremy. Son regard s'était alors éclairé.

— Je vais bien. Ne vous tracassez pas, avait-elle dit.

Elle n'allait pas bien ; elle s'était cassé le bras. Mais c'était la première fois que Ben avait réellement compris qu'elle était attirée par Jeremy, pas par lui. Et aussi qu'il était terriblement attiré par elle.

Tant de souvenirs d'étés passés...

Il y eut une exclamation :

— *Howzat*¹ ?

Un grognement parcourut la foule.

— Satané blanc-bec, marmonna le colonel Huntley. Il faut toujours qu'il frappe comme un âne. Encore un guichet proprement détruit.

Il commença à s'éloigner du club-house pour aller à la rencontre du batteur éliminé, mais avant qu'il puisse le rejoindre, un vrombissement retentit dans le ciel. Chacun leva les yeux alors qu'un avion apparaissait au-dessus des collines, volant à basse altitude. Le vrombissement se mua en rugissement. L'avion continua de descendre.

— Il ne va tout de même pas atterrir ici ? s'exclama le colonel. À quoi pense-t-il, cet imbécile ?

Mais l'avion s'apprêtait bel et bien à atterrir. Il rasa la cime de l'immense hêtre pourpre juste avant de toucher terre sur le

1. Au cricket, l'exclamation « *Howzat* ? » est lancée par un joueur de l'équipe adverse à l'arbitre afin que celui-ci décide de l'élimination du batteur. (*NdT*)

champ de cricket, dispersant les joueurs et manquant de peu l'herbe rase de la zone de tir.

L'avion était peint en noir et jaune vif, comme une guêpe surdimensionnée. Il rebondit sur l'herbe et s'arrêta devant le club-house. Ben entendit le colonel marmonner :

— À quoi cela rime-t-il ?

Mais il ne prit pas la peine de lui répondre. Avant même que le pilote ne retire ses lunettes de protection et son casque, Ben avait su qu'il s'agissait de Jeremy. Ce dernier parcourut la foule des yeux. Il repéra Ben ; son sourire familier fendit son visage, et il agita frénétiquement les bras.

— Je viens tout juste de l'acheter, cria-t-il. N'est-il pas splendide ? Viens faire un tour.

Pamela se leva et courut vers l'avion avant que Ben puisse réagir.

— Et moi, je ne suis pas invitée ?

— Ah, ça ! Pamma, dit Jeremy. Je ne m'attendais pas à te voir à un match de cricket. Je te pensais à Paris. Mais désolé, c'est un deux places, et tu n'es pas vraiment habillée pour grimper dans un cockpit, même si tu es fort charmante... (Il laissa le reste de sa phrase en suspens.) Je reviendrai te voir plus tard si c'est possible, ajouta-t-il. Et si tu veux, je demanderai à ton père si je peux t'emmener dans mon nouveau coucou.

— Très bien. (Pamela tourna les talons et remonta vers le pavillon, en bousculant légèrement Ben au passage dans sa contrariété.) Ce monde reste réservé aux hommes, au bout du compte, n'est-ce pas ? dit-elle. Demande donc la permission à mon père, oui. Allez, file, dit-elle en se tournant vers Ben. Grimpe avec lui. Amusez-vous bien.

— Je ne veux pas te laisser toute seule. Je suis sûr qu'il y aura d'autres... bredouilla Ben.

— Oh, pour l'amour du ciel. Je sais que tu meurs d'envie de monter dans un avion, répondit Pamela. Vas-y donc.

Elle lui donna une poussée amicale.

Parfaitement conscient que tous les yeux du village étaient braqués sur lui, Ben se dirigea vers l'avion. Le visage de

Jeremy rayonnait de plaisir. Ben avait déjà vu cette expression à de nombreuses reprises – le plus souvent quand Jeremy avait accompli quelque chose de strictement interdit.

— J'en déduis que tu as réussi ton examen, dit-il sèchement.

— Haut la main, mon vieux. Le type a dit que j'étais né pour ça. Mais c'est vrai qu'il y a un faucon sur le blason de ma famille, non ? Allez viens, ne reste pas planté là. Grimpe.

Ben se hissa sur le siège arrière.

— Je n'ai pas besoin d'un casque, ou quelque chose comme ça ? Jeremy rit.

— Si nous nous écrasons, ce n'est pas un maudit casque qui te servira à grand-chose. Ne t'inquiète pas. J'ai attrapé le coup de main dès les cinq premières minutes. Maintenant, c'est du gâteau.

Le moteur vrombit. L'avion rebondit sur l'herbe et gagna en vitesse jusqu'à s'élever dans les airs. Ils effectuèrent le tour du pavillon et passèrent en rugissant au-dessus du terrain de cricket, survolant à moins d'un mètre le grand hêtre pourpre qui se dressait au fond du jardin du presbytère. Le village d'Elmsleigh s'étendait en contrebas : construit autour de la place, avec le terrain de cricket en son milieu, le mémorial de la Grande Guerre dressé sur un côté, et l'église All Saints avec sa fine tour perpendiculaire de l'autre. Sous l'aile droite se trouvaient les jardins impeccablement entretenus de Nethercote, demeure de Jeremy. L'avion vira, et la ville de Sevenoaks s'offrit à leurs regards, puis l'ensemble de la vallée de Shoreham avec la chaîne de collines des North Downs qui s'incurvait vers le sud. La rivière Medway était un ruban étincelant sur leur gauche, la Tamise scintillant avec encore plus d'éclat à l'horizon. Le vent fouettait les cheveux de Ben. Il se sentait euphorique.

Jeremy se retourna vers lui.

— C'est épatant, non ? J'ai hâte que le grand spectacle commence. C'est comme ça que la guerre devrait être – une guerre entre gentlemen. Guerrier contre guerrier, et que le meilleur gagne. Il faut que tu te dégotes une licence, mon vieux, et on pourra s'engager ensemble.

Ben songea qu'il ne servait à rien de mentionner qu'il ne pouvait pas s'offrir des leçons de pilotage. Jeremy n'avait jamais compris que l'argent puisse être un problème. À Oxford, il invitait toujours Ben à le suivre dans des virées coûteuses dans les salles de spectacle ou les cabarets de Londres, ou même en weekends à Paris. Jeremy aurait volontiers payé pour eux deux, mais Ben était trop fier pour accepter et inventait des dissertations à finir. Par conséquent, il avait acquis une réputation de bûcheur, ce qu'il n'était pas. Et d'étudiant brillant, ce qu'il n'était pas non plus. Il avait décroché son diplôme avec mention assez bien. Jeremy s'en était péniblement tiré sans mention, mais peu importait, dans son cas. Il était fils unique, et il hériterait un jour du titre et de tout ce qui allait avec.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? hurla Jeremy.

— Absolument fantastique.

— Je sais. Volons jusqu'en France.

— Tu as assez de carburant ?

— Comment le saurais-je ? Je viens tout juste d'acheter ce truc, répondit Jeremy en riant.

Mais il vira de bord, ramenant l'avion vers Elmsleigh en décrivant un large cercle. Le village était juste en dessous d'eux, avec sa rue principale bordée de cottages menant à la place, entouré de champs de houblon et de pommiers. Si propre, vert et typiquement anglais. Jeremy se pencha sur le côté et tendit le doigt.

— Regarde. Voilà Farleigh. N'est-il pas bien ordonné, vu d'ici ? Capability Brown a fait un boulot splendide dans l'agencement des jardins.

Il poussa le manche à balai, et l'avion plongea tandis que Farleigh Place, demeure ancestrale de Pamela depuis 1600 et des poussières, s'offrait à leurs regards. L'immense bâtiment en pierre grise se dressait au sein d'un parc de plusieurs hectares, avec une allée courbe bordée de parterres fleuris, le lac d'un côté et les potagers au-delà.

Jeremy laissa échapper un cri de ravissement.

— Regarde, Ben, ils ont des invités pour le thé. On va leur faire une petite surprise, qu'en dis-tu ?

L'avion s'inclina abruptement. Ben s'accrocha aux flancs du cockpit et ferma les yeux tandis que la terre devenait le ciel. Son estomac s'inclina à l'unisson. L'avion descendit en cercles, de plus en plus bas, jusqu'à survoler le lac avec son île agrémentée d'une folie, puis la promenade plantée de marronniers où ils avaient ramassé des marrons étant enfants. Un terrain de tennis avait été délimité sur la pelouse de derrière ; s'y trouvaient également des tables auxquelles étaient installées plusieurs silhouettes blanches, tandis que Soames, le major-dome, servait le thé.

— Je crois qu'il y a assez de place pour atterrir juste derrière eux, cria Jeremy. Dommage qu'ils ne portent pas le genre de chapeaux qui font un beau décollage avec le vent.

Ils entamèrent leur approche en suivant la promenade sud, les châtaigniers défilant juste à la pointe des ailes de l'avion. Ben était encore trop euphorique pour avoir peur. L'instructeur de vol avait eu raison, décida-t-il. Jeremy pilotait vraiment comme s'il était né pour ça. Les invités pour le thé avaient bondi sur leurs pieds en voyant l'avion surgir entre les arbres ; ils battirent en retraite avec inquiétude tandis que les nappes claquaient au vent et que les serviettes s'envolaient. L'avion n'était plus qu'à un mètre du sol, puis à quelques centimètres seulement.

Jeremy remarqua le cadran solaire au même moment que Ben. Il se dressait là, érodé et oublié, au beau milieu de la pelouse est. Ben ouvrit la bouche pour dire : « Attention, il y a un... » au moment même où Jeremy inclinait violemment le manche à balai vers la droite. L'aile plongea, s'enfonça dans l'herbe, et l'avion se retourna.